

SYMPOSIUM : Regards croisés sur le processus de recherche dans le contexte d'une approche clinique d'orientation psychanalytique

Le contre-transfert comme rapport de places : revisiter la question de l'implication du chercheur

Laurence Gavarini

LSE-ESSI Education, Socialisation, Subjectivités, Institutions (EA 2306)

*Université de Paris 8
2, rue de la Liberté
93526 Saint Denis cedex 02*

lgavarini@univ-paris8.fr

RÉSUMÉ. La présente contribution vise à situer le rapport du chercheur aux sujets - objets de la recherche en rediscutant des perspectives ouvertes par les concepts d'implication et de contre-transfert appliqués aux situations de recherche. Il s'agira de montrer de possibles déplacements ou dépassements des usages des théories post-freudiennes concernant le contre-transfert du chercheur, à la lumière de la critique lacanienne et des ouvertures qu'elle opère sur ces questions.

MOTS-CLÉS : *inconscient, subjectivité dans la recherche, contre-transfert, implication, rapport d'altérité, rapport de places*

1. Introduction

La présente contribution résulte de recherches aux démarches différentes pouvant être articulées dans une problématique commune : la clinique du sujet et du social. Que ce soient des recherches qualitatives (sur la maltraitance, sur la construction subjective et social des adolescents), ou des interventions socio-cliniques, ou encore la conduite d'analyses des pratiques d'orientation psychanalytique, toutes ces opportunités m'ont amenée à penser avec plus ou moins de vigueur la question du rapport de la chercheuse que je suis, aux sujets / objets de la recherche. Ce rapport peut être situé selon une double perspective : celle du concept d'implication et celle du concept de contre-transfert. Le premier, que je suis amenée à critiquer, fait appel à un référentiel plutôt psychosociologique ; et le second, auquel je me rallie plus volontiers, s'inscrit dans le champ théorique de la psychanalyse. Je souhaite rediscuter ici de l'intérêt de ces concepts pour nos recherches en sciences de l'éducation, tout en montrant quelques dépassements et déplacements possibles de la théories du contre-transfert à la lumière de la critique adressée par Lacan, critique qui peut constituer une ouverture par rapport à l'apport freudien. Certes, je vais reprendre des éléments de réflexion bien connus depuis notamment les travaux de Georges Devereux qui ont reçu un certain écho dans la discipline. Mais je souhaite également me ressaisir d'une partie des questionnements plus récents soulevés dans la Note de synthèse : « Recherches cliniques d'orientation psychanalytique dans le champ de l'éducation et de la formation »¹. Afin de ne pas me cantonner dans un registre purement théorique, quelques unes de mes recherches serviront à soutenir la démonstration par des exemples, sans prétendre toutefois les considérer comme des vignettes cliniques ayant une portée heuristique en tant que telle.

2. L'épreuve de la subjectivité dans la rencontre avec des sujets vulnérables

Pour accompagner cette réflexion, j'ai choisi un article relatant une recherche en sociologie, effectuée par Dominique Memmi, qui élabore, de manière originale dans ce domaine, une réflexion sur la subjectivité des chercheurs. Je déploierai la problématique de son article tout au long de mon propos car il me semble pouvoir constituer un étayage théorique à son déroulement.

La subjectivité ne surgit pas de nulle part : ici elle vient « cueillir » les sociologues avertis alors qu'ils mènent un travail collectif auprès de personnes très vulnérables : les sans - abris parisiens². Les termes employés dans cet article pour

¹ C. Blanchard-Laville, P. Chaussecourte, B. Pechberty, F.Hatchuel, (2005) « Recherches cliniques d'orientation psychanalytique dans le champ de l'éducation et de la formation », Note de synthèse, *Revue Française de Pédagogie*, n°151.

² D. Memmi, (1999), « L'enquêteur enquêté. De la connaissance par corps dans l'entretien sociologique », *Genèses*, n°35, juin.

qualifier le rapport des enquêteurs aux enquêtés empruntent fortement au registre affectif. « La compassion, l'admiration, le mépris, la fascination, le dégoût : tels sont quelques uns des sentiments qui accompagnent l'enquêteur confronté à des populations très précarisées » écrit D.Memmi. Les sans - abris sont une population singulière vue depuis les problématiques éducatives qui sont les nôtres en sciences de l'éducation. Mais ce travail de théorisation sociologique ouvre sur des questions de fond qui se posent à nous tous, de façon plus ou moins intense, dans les actes de recherche. L'irruption de la subjectivité peut se produire chez tout chercheur, de manière imprévisible, dans la rencontre avec des sujets humains lors d'entretiens, d'observations, ou d'interventions, dans des situations inter - individuelles ou collectives. La vulnérabilité, sous la plume de D.Memmi, va jusqu'à contaminer les chercheurs et ce fait est pensé en tant que tel comme un instrument, si ce n'est une condition, de la connaissance. Seulement en la lisant on se demande quel chercheur peut avoir l'humilité d'accepter sa fragilité face à l'Autre, lui faire une place sans en être trop déstabilisé du point de vue scientifique.

Dans la Note de Synthèse sur les recherches cliniques d'orientation psychanalytique, les auteurs, chercheurs en sciences de l'éducation, soulignent eux aussi que nos recherches ont à se confronter de plus en plus directement à la réalité de la crise sociale et à des sujets vulnérables ou précarisés présentant des souffrances. Souffrances dont ils rappellent à la suite des travaux de Benasayag, que « l'origine n'est pas forcément psychologique, mais qui s'inscrivent sur fonds d'insécurité, de précarité et de crise » (p.115). Certaines recherches du domaine des sciences humaines exposent en effet à rencontrer ces sujets là, « individus par défaut » comme les nomme Robert Castel, ou à rencontrer ceux qui s'en occupent professionnellement et qui peuvent se dire « atteints » par le côtoiement de populations en déshérence. Je pense tout spécialement aux nombreux professionnels de l'éducation que j'ai pu écouter toutes ces dernières années au sujet des enfants en danger et de leurs familles très carencées, à leur désarroi face à ces constellations familiales frappées par l'anomie.

Nos recherches nous mettent également au contact d'individus aux prises avec ce que le psychanalyste Charles Melman qualifie de sujets « en perte de gravité », à propos de ces sujets qui se présentent comme désarrimés et mus par des déterminants fortement désobjectivants. Bref : dès lors que nous sommes *en présence*, face à des autres, et que nous les considérons comme des sujets et non comme des objets, quelle que soit la disparité sociale de la situation qui nous rassemble, la question de la subjectivité est incontournable.

La subjectivité dont parle Dominique Memmi à propos de la rencontre entre chercheurs et sdf passe par des affects et des ressentis, par des interactions langagières, mais aussi par ce qu'elle qualifie de « connaissance par corps », tant le corps, les corps des uns et des autres, ce réel – là s'est imposé dans la relation d'observation réciproque constituée par l'enquête. Bourdieu a développé, dans les *Méditations pascaliennes*, cette prise de connaissance « par corps ». Il y a une manière de comprendre avec le corps qui se situe en deçà de la conscience et sans avoir le mot pour le dire et qui relève des positions sociales respectives dans la

société³. Memmi souligne que cette connaissance par corps renvoie, dans son cas, à une modalité très particulière du lien entre les sujets, « pré - verbale et parfois bien archaïque », dit-elle (p.145). De cette modalité, elle décide de faire un élément de connaissance. Connaître « les usages matériels et symboliques du corps à la rue » suppose de « ne pas se désintéresser de ce qui s'en rejoue dans la situation d'entretien ». (p.135). Et de fait il n'est pas rare sur le terrain de recherche d'éprouver cette sensation en lien avec la présence physique des autres, mais aussi avec sa propre présence aux autres. Ainsi ai-je ressenti, lors d'une observation récente sur le terrain, s'exercer une sorte de rapport de forces et en tous cas de rapport de territoires avec un groupe de jeunes collégiens très stigmatisés par l'institution comme « perturbateurs », « non scolaires », « déviants » et qui, comme dans un jeu de miroir, nous renvoyait, à nous chercheurs, cette problématique de notre présence dérangeante: qui étions-nous, au juste à venir perturber leur équilibre et leur place dans la salle de cours, dans la confrontation avec l'enseignant, dans leurs relations internes en tant que groupe de filles et de garçons?

3. Implication et paratexte de la recherche

Dans un autre registre, le propos de D. Memmi évoque également la théorie de l'implication du chercheur, telle qu'on la trouve élaborée par Lourau⁴ lorsqu'il étudie le statut, par rapport à la connaissance, de tout le matériel constitué par l'informel de la recherche, les actes manqués du chercheur, mais aussi ses rêves, ses lectures, ses associations, ce qui constitue finalement le texte parallèle au texte officiel et qu'il nommera le « hors-texte ». D.Memmi rappelle, elle aussi, que la simple présence du chercheur sur un terrain ou dans une situation, produit des effets conduisant à prendre en considération non seulement le contexte de l'entretien, mais aussi ce qu'elle appelle le « paratexte ». Notion qu'elle ne définit pas mais qui emprunte à la narratologie⁵ et que nous pouvons comprendre ici comme tous les « à-côtés » de la situation d'entretien, « Il s'agit là, écrit-elle, d'une tendance à déplacer le regard de l'enquêteur du contenu de l'entretien vers sa forme et tout ce qui l'entoure, ou (...) du texte vers le contexte et le paratexte, comme autres signifiants, mais aussi à déplacer le regard de l'explicite vers le latent » (p.134). Cela peut aller jusqu'à « se détourner en partie de la parole pour s'intéresser à son support ou plus généralement à d'autres signifiants que le signifiant linguistique ». Par maints aspects ce paratexte me semble pouvoir caractériser les approches

³ voir aussi : Bourdieu (1987) " Programme pour une sociologie du sport ", in *Choses dites*, Paris, Minuit.

⁴ René Lourau (1988), *Le journal de recherche. Matériaux d'une théorie de l'implication*, Paris, Méridiens Klincksiek.

⁵ Gérard Genette développe ce terme dans un livre intitulé *Palimpsestes* en 1981 ; il en donnera une définition plus complète dans *Seuils*, en 1987. Le paratexte est l'ensemble de productions discursives qui accompagnent le texte ou le livre.

qualitatives développées en sciences de l'éducation, s'agissant par exemple de l'observation des situations éducatives ou didactiques. Cependant le statut scientifique de ce pan important de nos démarches, souvent en marge du corpus, a du mal à être établi. En faire le récit reste alors de l'ordre de l'anecdotique ou en tous cas d'un texte qui ne parvient pas à se faire entendre comme partie intégrante de l'énoncé des résultats. Ce sont là les critiques que l'on peut adresser à ce qu'on appelle « l'analyse des implications » lorsqu'elle se limite à décliner les déterminations objectives et personnelles pesant sur la situation de recherche.

Pas question dans le domaine des sciences de l'éducation aujourd'hui de dénier la subjectivité ou les affects du chercheur ou d'ambitionner de les neutraliser comme l'exigerait l'objectivité scientifique. Mais se pose la double question du statut des subjectivités dans la recherche et dans l'écriture et celle de la « légitimité » de l'utilisation de la psychanalyse par le chercheur, questions soulevée également dans la Note de synthèse (pp. 120-124). Ainsi est-il écrit : « devons-nous utiliser la subjectivité du chercheur « comme outil de connaissance ? » et « rendre plus ou moins visibles les éléments de ce travail ? » (p.123). Au fond ce questionnement rejoint celui du « hors-texte » de la recherche. Hors texte embarrassant, tellement personnel au sens parfois intimiste du terme, qu'en effet, le donner à voir, pose problème.

En tous cas si cette exposition n'est pas articulée très soigneusement avec le sens qu'ont le hors-texte et la subjectivité pour la connaissance objective, la recherche n'y trouvera guère d'intérêt. Par ailleurs, s'il me semble important de comprendre quel est le *désir* qui sous-tend un projet de recherche, qu'il soit en lien avec l'histoire propre, avec l'expérience professionnelle - d'où nous vient-il, à quelle exigence répond-il, par quelle conviction est-il animé, qu'est ce qui nous lie à cet objet, par quels signifiants passe-t-il ? - il ne s'agit pas pour autant d'avoir la naïveté de croire en un examen de conscience qui permettrait la transparence du chercheur à lui - même, là où précisément des éléments inconscients importants se sont immiscés ou ont trouvé refuge.

4. La recherche comme rapport de places et d'altérité

Avec sa façon d'interroger la place du chercheur qui évoque aussi les travaux de Jeanne Favret - Saada sur la sorcellerie en Mayenne, D.Memmi nous plonge, à travers sa recherche sur les sdf, au cœur d'un rapport de places : place « d'enquêteurs » et places « d'enquêtés », un rapport où peut se jouer du transfert sur un mode particulier en raison de la profonde altérité des uns aux autres, un rapport de places pouvant aussi toujours se retourner, s'inverser dans la situation même de l'entretien. Car l'entretien avec ces sujets-là ne peut s'instituer banalement, la notion de cadre, chère aux travaux cliniques, eh bien ici ne tient guère : les positions et les places respectives ne sont pas consolidées par un rapport social institué, reconnu de part et d'autre. Ces sans domicile fixe ne veulent apparemment rien en savoir.

Il m'est revenu, en lisant Memmi, plein de l'altérité des sujets que sont les sdf, un énoncé émanant de mes propres entretiens de recherche sur la maltraitance lorsqu'un assistant social parlait de « ces familles qui représentent la véritable rencontre avec l'altérité » et qui inquiètent et font parfois dysfonctionner les travailleurs sociaux et « s'emballer la machine à angoisse », parce qu'elles « ne permettent pas de projeter du connu ». La compassion jouxte parfois la haine inconsciente chez ceux qui sont professionnellement confrontés à cette altérité de certaines familles, altérité qui les rend impuissants et peut mettre à mal leurs idéaux professionnels. Par exemple face à certaines conduites parentales violentes ou perverses, l'idéal qui les guide se révèle beaucoup plus absolu et exigeant que ne l'est le mandat professionnel de protection de l'enfance en danger. Alors ils disent redouter d'être « débordés par leurs affects ». Lorsque je travaille sur ces mêmes questions avec des professionnels dans le cadre de groupes d'analyse clinique des pratiques, je retrouve cette représentation d'une altérité sous-tendant leur rapport aux enfants et aux familles, mais sous des traits différents. Elle constitue ici un précieux matériel d'analyse, parce qu'en partant de ce qui résonne en soi dans la rencontre avec ces autres, en partant donc de l'imaginaire et des fantasmes qu'elle suscite, on peut retrouver des éléments de ce qui a pu constituer la marginalité ou la déviance de ces sujets. Altérité objective entre travailleurs sociaux et familles ? ou bien altérisation produite par le rapport social qui les lie ? toujours est-il qu'ici, comme dans la relation chercheurs / populations ou sujets / objets de recherche, il est difficile de démêler l'objectivité des faits et l'implication et les projections du professionnel.

La rencontre avec l'altérité et ses effets de subversion des places instituées, telle que repérée par D. Memmi à propos de la rencontre sdf/ chercheurs, je la retrouve personnellement avec les collégiens étiquetés « particulièrement difficiles » à travers ma recherche actuelle⁶. Leur interpellation réitérée de notre statut d'observateurs dans les cours de SVT et d'EPS, porte directement sur cette place que nous occupons à leur égard. Place que je pensais avoir pourtant rigoureusement explicitée en leur présentant la recherche et en m'assurant de leur consentement à être observés par nous en situation scolaire. J'étais assurée d'avoir été entendue lorsque je leur avais présenté notre travail et leur avais dit que nous souhaitions recueillir leurs propos authentiques, connaître le sens qu'ils donnent à leur expérience. En fait leur statut social de *relégués* au sein du collège avait surdéterminé l'appréhension qu'ils pouvaient avoir de notre étude : « vous êtes forcément de l'Inspection » des « inspecteurs académiques » (...) « on dit partout qu'on est des moins que rien. Alors pourquoi vous venez nous regarder ? ».

La problématique de l'altérité et du familial s'impose aussi à nous, y compris face à des réalités sociales ou subjectives plus banales ou plus ordinaires. Faire une

⁶ Recherche multi-partenariat (Université de Paris VIII et Université de Strasbourg) « CopsyEnfant », dir. scientifique Serge Lesourd, *Appel Blanc* 2005-2008, Agence Nationale de la Recherche (ANR). Thématique générale : « Comment se construisent la différence des sexes et la différence des générations dans les nouveaux liens familiaux et sociaux ? ».

place à cette question me semble fondamental du point de vue des perspectives heuristiques de la recherche. L'altérité et le familier, l'étranger et le voisin, le proche et le distant, sont pour le chercheur comme une ligne de crête, de démarcation qui ordonne son rapport à la recherche et qui se manifeste sans doute plus encore dans les démarches cliniques. Récemment des sociologues de l'enfance se sont eux aussi interrogés lors de Journées d'études du Comité de recherche « Sociologie de l'enfance » de l'AISLF⁷ sur les conditions de possibilité d'accès aux enfants et à la réalité du point de vue des enfants dans la recherche. Cette rencontre a eu entre autres mérites de rappeler que le rapport aux enfants n'est pas plus naturel que celui aux adultes et que leur vulnérabilité mérite une haute exigence éthique dans la démarche.

Nous aurions beaucoup à apprendre des travaux des anthropologues qui depuis la décolonisation ont pensé la question de « l'Autre » et ses multiples visages ou facettes, notamment à propos de la définition des ethnies mais aussi de la relation entre l'ethnologue et l'indigène. Cet Autre résulte d'une construction de frontières, toujours imaginaires, même si elles s'étaient sur des faits objectifs. C'est un « autre » nécessaire, un autre depuis lequel et en fonction duquel s'établissent des partages entre le soi propre et l'hétérogène, partages qui organisent de l'identité et de l'étrangeté⁸. Ce qui se passe entre l'anthropologue et les individus et groupes constituant son terrain, n'est pas radicalement différent en nature de ce que nous pouvons rencontrer dans la démarche clinique avec des sujets ou des situations, confrontant le « je » du chercheur, à l'altérité de l'autre, des autres, quelles que soient leur proximité ou leur distance. Un travail récemment soutenu en Master de sciences de l'éducation par Ilaria Pirone, aujourd'hui doctorante à Paris 8, apporte des notations très fines sur le rapport de cette chercheuse aux adolescents « autres » auxquels elle s'est intéressée : autres par la pratique langagière et par une pratique scripturale très défective, faisant que toute narrativité et tout récit de soi était rendue impossible, à commencer par l'usage ordonné des pronoms personnels ainsi que celui des repères spatio-temporels corrects.

Au demeurant le familier et l'étranger peuvent coexister en nous-mêmes et provoquer - nous le savons grâce à Freud - de « l'inquiétante étrangeté » : « cette variété particulière de l'effrayant qui remonte au : depuis longtemps connu, depuis longtemps familier »⁹. Car « l'étrangement inquiétant » ne tient pas tant à la confrontation avec du non-familier chez l'autre, mais au retour chez le sujet, du refoulé inconscient, à la réactivation de croyances apparemment dépassées, qui le

⁷ Journées AISLF Sociologie de l'enfance : « Les enfants : un monde à part ? Altérité de l'enfant et de l'enfance dans les pratiques de recherche en sciences sociales », Université Marc Bloch, Strasbourg, 14-15 septembre 2006.

⁸ On peut se référer ici aux travaux de Clifford Geertz, sur la nature de la compréhension anthropologique et son rapport avec le point de vue de l'indigène, ou à ceux de Fredrik Barth sur la notion d'ethnie ou de James Clifford, sur la construction du texte produit par les sciences humaines.

⁹ Sigmund Freud (1985), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, NRF, p. 215.

plongent de nouveau dans cette « *terre étrangère interne* ». Me vient à l'esprit un entretien clinique conduit par une doctorante, lors duquel la jeune fille qu'elle avait face à elle, s'est effondrée... en larmes lorsqu'est arrivé dans l'entretien le signifiant « père absent », ce qui a produit en retour des émotions très difficiles à contenir chez celle qui conduisait l'entretien, sans qu'elle puisse en comprendre spontanément le sens.

5. Comment travailler avec la subjectivité, côté chercheur ?

Il conviendrait de dire que la recherche constitue une appréhension (au sens littéral et figuré) réciproque des chercheurs et des sujets du terrain. D. Memmi présente à cet égard une réflexion d'une très grande précision sur les relations intersubjectives allant jusqu'à affirmer -ce qui n'est pas coutume en sociologie- la nécessité « d'aller encore plus avant et de façon plus systématique » que ne le permettent la « sensibilité à sa subjectivité », « l'empathie », « le retour sur soi solitaire du chercheur » ou encore « l'écoute flottante ». Il s'agit, je la cite, « de prendre en compte « les projections et contre-projections qu'opère l'enquêteur sur la personne interrogée (...) parce que ces projections sont significatives pour la problématique de la recherche » (p.135). En clair, nous sommes là au cœur de la problématique du contre-transfert des chercheurs dans la relation à leurs objets.

On ne peut résumer sans les schématiser les débats au sein de la communauté psychanalytique, de même qu'entre les chercheurs cliniciens en sciences de l'éducation sur cette question du contre-transfert : depuis les mises au jour de Ferenczi, en passant par les réflexions proposées par Paula Heimann et Margaret Little¹⁰, jusqu'aux ouvrages comme le fameux *De l'angoisse à la méthode* de Georges Devereux¹¹ et, quelques années plus tard, celui coordonné par Claude Revault d'Allonnes¹². D. Memmi incite à déplacer encore cette réflexion. Elle écrit vouloir introduire le contre-transfert dans l'entretien sociologique, en posant les « réactions de l'analyste comme intéressantes et exploitables, et non seulement comme embarrassantes » (p.137), il s'agit « de ne pas négliger ce qui se passe de ce côté là, dans la relation d'entretien, de revendiquer la légitimité de ce type d'attention ». Du déjà vu, peut-être chez les cliniciens. Mais sa conception du contre-transfert, elle la réfère à Lacan en soutenant que : ce que l'analyste répond « est moins important que la place d'où il répond ». Là encore il est question de places.

¹⁰ Cf. notamment Paula Heimann, Margaret Little, Lucia Tower et Annie Reich (1987), *Le contre-transfert*, Paris, Navarin éditeur.

¹¹ G. Devereux (1980), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion.

¹² C. Revault D'allonnes (dir.) (1989), *La démarche clinique en sciences humaines*. Paris, Bordas.

En prenant les choses sous cet angle, c'est-à-dire en tant que rapport de places, donc, plutôt que comme relation intersubjective stricte, elle insiste sur le fait que « les affects de l'enquêteur ne nous intéresseront que comme des signaux renvoyant à la place qu'il accepte d'occuper et qu'on lui fait occuper sans cesse, dans une structure d'interactions socialement préconstruite ». La position méthodologique qui en découle est claire : il s'agit de « prendre son parti des projections de l'enquêteur sur un objet socialement émouvant, mais en décidant de les exploiter systématiquement ». En d'autres termes, il s'agit d'entendre le rapport des places tel qu'il se produit dans la recherche, comme significatif, au-delà de la situation ponctuelle, pour la compréhension des expériences des sujets auxquels nous nous intéressons. Et D.Memmi préconise de travailler sur le contre-transfert dans l'après-coup des entretiens de terrain, en se soumettant à des entretiens entre chercheurs, entretiens dont elle livre des extraits très impliqués subjectivement. Voilà un usage clair de la psychanalyse dans lequel s'élabore la question du désir d'un sujet chercheur aux prises avec d'autres sujets et avec ses propres limites subjectives. Un désir qui ne peut, finalement, se soutenir que de cette place, place qui, avec des sujets en grande souffrance, peut être parfois radicalement exposée et le chercheur alors mis à nu.

Au bout du débat et des controverses sur le contre-transfert entre psychanalystes post-ferencziens et lacaniens, reste que nous ne pouvons contourner la difficulté suivante : comment entendre quelque chose de l'inconscient et de ces affaires là, si nous ne y sommes pas quelque peu « initiés »? si nous n'avons pas mis au travail pour nous-mêmes cette dimension de notre désir ? Car l'enjeu pour tout chercheur ayant une affinité clinique, comme d'ailleurs l'enjeu pour l'analyste, bien que leurs places soient très différentes, ce n'est pas lui-même, ce n'est évidemment pas une mise au jour de sa propre problématique ou de ses fantasmes ou représentations, mais bien ce qu'il vient à actualiser, à présentifier, à faire se répéter chez l'autre et dont l'élucidation est un matériau de connaissance précieux. C'est dans cet ordre d'idée que nous transmettons à nos étudiants intéressés par la clinique, que l'entretien est une co-construction. Mais encore faut-il que les places respectives soient tenues pour protéger nos interlocuteurs des projections et des inductions en tous genres qu'entraîne la situation de recherche. Dans la Note de synthèse (ibid) il est soutenu que « pour prétendre conduire une telle recherche clinique (...) le chercheur se doit de bénéficier a minima d'une expérience personnelle d'un travail d'élaboration psychique d'orientation psychanalytique, sans pour autant avoir nécessairement été engagé préalablement dans une cure psychanalytique» (p. 121). J'en suis assez d'accord mais pour autant qu'on rapproche cet énoncé de ce qui est dit par ailleurs en référence à Devereux : « la règle la plus importante est de dire comment on est parvenu à obtenir ce qu'on a obtenu. Autrement dit, de répondre à la question : d'où tenez-vous ce que vous avancez, quelle est la source de ce savoir, êtes-vous en mesure de reconstituer le chemin parcouru ?» (pp.123-124). C'est sous cet angle que nous pouvons essayer de nous saisir du lien subjectif du chercheur à sa recherche.

Lacan, dans son Séminaire sur le transfert¹³ écrivait qu'il n'est pas « besoin de faire intervenir le contre-transfert, comme s'il s'agissait de quelque chose qui serait la part propre, et, bien plus encore, la part fautive de l'analyste ». Le transfert suffit. Et il poursuivait, quelque peu provocateur: « Seulement, pour le reconnaître, il faut que l'analyste sache certaines choses. Il faut qu'il sache en particulier que le critère de sa position correcte n'est pas qu'il comprenne ou qu'il ne comprenne pas. Il n'est pas absolument essentiel qu'il comprenne (...) En d'autres termes, il doit toujours mettre en doute ce qu'il comprend, et se dire que ce qu'il cherche à atteindre, c'est justement ce qu'en principe il ne comprend pas. C'est seulement en tant, certes, qu'il sait ce que c'est que le désir, mais qu'il ne sait pas ce que le sujet avec lequel il est embarqué dans l'aventure analytique désire-, qu'il est en position d'avoir en lui, l'objet de ce désir ». Voilà la théorisation très particulière que Lacan fait du transfert autour de la question du désir de l'analyste face au patient : « C'est au principe même de la situation (analytique) que le sujet est introduit comme digne d'intérêt et d'amour, *érômenos*. C'est pour lui qu'on est là » (p.234).

Plutôt que du contre-transfert, c'est du désir de l'analyste que Lacan fait un opérateur central, désir qui lui fait tenir une place dans le transfert, quoiqu'il arrive, contre vents et marées, contre les résistances parfois acharnées. Autrement dit, en terme plus freudiens, ce dont il est question c'est de « l'activité » même de l'analyste, qu'il se doit de maintenir même s'il peut être à certains moments parasité, envahi ou entamé parce qu'il est mis au contact, par les énoncés de l'analysant, avec toute la palette de ses propres affects et ses signifiants. Toutefois, comme l'écrit Jean Cahors, le contre-transfert n'est évidemment pas que le produit ou le résultat des introjections de l'analyste : « l'autoanalyse renvoie (l'analyste) forcément à ses propres avatars inconscients, refoulements, névrose et angoisse y compris »¹⁴.

Si je transpose ces considérations dans l'espace de la recherche, cela m'amène à penser que la compréhension et l'entendement des sujets serait possible à ce prix là: faire un incessant travail d'élaboration sur les places respectives qui sont activées par la situation de recherche. Mais nous ne pouvons pour autant nous couper d'un point de vue plus classique sur le transfert et le contre-transfert, qui nous permet de nous risquer dans des zones plus incertaines, zones où se produit un entendement « de l'intérieur » de l'autre, c'est-à-dire un entendement depuis ses logiques, depuis ses problématiques, ses représentations. Je veux parler ici de cette posture à laquelle nous conduit la clinique lorsque nous nous trouvons dans une sorte d'aire où le clinicien peut avoir le sentiment de prêter son appareil psychique pour comprendre l'autre, ou pour faire que l'autre s'entende. C'est en tous cas sous cette forme que je suis amenée à penser mon expérience avec des sujets dans les groupes d'analyse

¹³ J. Lacan (2001), *Le séminaire, Livre VIII, Le transfert*, Paris, Seuil.

¹⁴ J. Cahors (2006), « Le contre-transfert dans certains de ses états », – Journées de la Fédération des ateliers de psychanalyse, des 4 et 5 juin 2005 : « L'inconscient et les transferts – Que faisons-nous de nos concepts ? », *Epistolettre*, n° 28.

clinique des pratiques, mais aussi à travers un dispositif de groupes de parole dont je fais actuellement l'expérience dans ma recherche auprès des adolescents.

6. En conclusion

Réinterroger la question de la subjectivité comme instrument de connaissance ne saurait constituer l'ambition de cette contribution si, à cette question, n'était pas articulée le concept de contre-transfert. J'ai essayé de la revisiter en posant que la situation de recherche institue un rapport d'altérité et de places dans lequel le chercheur a à se repérer, à penser les actes qu'il pose. Accéder à une réflexion à ce propos constitue un véritable enjeu de connaissance. J'ai également montré quelques préventions pour le concept d'implication, en ce qu'il édulcore en partie ce qui fait le tranchant de la conception psychanalytique d'un sujet, qu'il soit chercheur ou sujet de la recherche : son inconscient. Prendre au sérieux l'inconscient n'a qu'un lointain rapport avec le sujet subjectivant tel qu'il est souvent présenté dans les recherches tenant compte de l'implication et de la subjectivité, avec ce sujet qui aurait des sentiments (bons ou mauvais), qui penserait bien consciemment les situations éducatives dans lesquelles il est impliqué... sorte de compromis entre un acteur social conscient et un Moi psychologique.

« Le Moi n'est pas maître dans sa propre maison », écrivait Freud¹⁵. Gageons que si nous voulons conserver ce tranchant de la psychanalyse, nous conserverons une place dans nos recherches au sujet de l'inconscient, sujet au cœur duquel est inscrite la conflictualité, sujet divisé¹⁶, sujet parlant soumis au hiatus que constitue forcément le langage. Eh bien continuons de laisser un espace dans notre entendement à ce sujet là, sujet de la recherche et sujet chercheur !

¹⁵ S. Freud (1985) « Une difficulté de la psychanalyse », 1917, in *L'inquiétante étrangeté*, Paris, Gallimard, page 186.

¹⁶ Il est divisé « par l'effet de langage », comme l'écrit Lacan (1973) *Séminaire livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p.172.